

## *Les Français dans le Sud de la Hongrie au XVIII<sup>e</sup> siècle*

LAJOS KÖVÉR

UNIVERSITÉ DE SZEGED

Notre étude s'articule autour de trois problématiques. On définira d'abord la Hongrie du Sud en tant qu'espace géographique. En deuxième lieu, on passera en revue les différentes composantes de la présence française au XVIII<sup>e</sup> siècle. Enfin on terminera par nos conclusions.

En ce qui concerne l'espace géographique, il est en fait déterminé au XVIII<sup>e</sup> siècle par quatre traités de paix.

Le premier est celui de Karlóca, ou Karlowitz, en français Carlowitz (26 janvier 1699). En vertu de cette paix, l'Empire Ottoman a perdu toutes ses possessions de Hongrie, à l'exception du Banat et d'une partie de la Syrmie. Il a également renoncé à ses droits féodaux sur la Transylvanie et, en vertu d'un accord parallèle, a interné Imre Thököly et sa femme Ilona Zrínyi en Nicomédie. À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les confins militaires se situent sur la ligne de la Save, du Danube et de la Tisza-Maros.

Le deuxième traité a été signé à Pozsarevác ou Passarowitz, le 21 juillet 1718. Avec ceci, l'occupation turque du Banat et de la Syrmie, longue de 164 ans, prenant fin, le Grand Sud hongrois rejoint la zone étudiée. L'empire des Habsbourg acquiert le Banat, le Nord de la Serbie et le territoire du banat médiéval de Severin.

Le troisième traité est celui de Belgrade (18 septembre 1739). S'il n'est qu'une modification de la paix de Passarowitz, il assure la paix la plus longue dans cette aire, pendant un demi-siècle. Ainsi perd l'Autriche d'importants territoires acquis par la paix de Passarowitz en 1718 : le banat de Craiova, les confins nord de Bosnie, Belgrade, Orsova, les territoires des banats situés au sud du Danube. Côté russe, la paix de Belgrade est restée en vigueur jusqu'à la signature du traité de Küçük-Kaynarca. Orsova ainsi que quelques villages frontaliers croato-bosniaques de Lika ne passèrent aux confins militaires de l'empire des Habsbourg que par la paix de Sistovo concluant la guerre austro-turque de 1787-1791.

Enfin, quelques mots sur le quatrième traité : à Sistovo ou Sitova (le 4 août 1791), on reprend Belgrade et Orsova. On peut dire que la paix de Sistovo a rétabli le traité de Passarowitz.

Si l'on veut examiner la présence des Français, plus précisément ceux qui parlaient la langue française à l'époque en question, il faut considérer trois facteurs : 1) l'histoire des experts militaires et colons français en Hongrie ; 2) les récits de voyages, mémoires, notes, rapports sur la Hongrie du XVIII<sup>e</sup> siècle ; 3) l'histoire des prisonniers de guerre français de l'époque des guerres révolutionnaires.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on rencontre encore bon nombre d'experts militaires qui sont venus encore à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et ont participé aux luttes menées contre les Turcs. La Grande Guerre turque, la Guerre de la Sainte Ligue ou la Cinquième Guerre austro-turque, a eu lieu entre 1683 et 1699. L'un des théâtres les plus importants de cette guerre était le

sud de la Hongrie. Plusieurs documents manuscrits sur la lutte des Français contre les Turcs ont été conservés. Le célèbre maréchal Villars<sup>1</sup> commémore ces événements dans ses mémoires. Les mémoires ne donnent bien sûr que des détails sur les événements militaires de la guerre. En voici un exemple :

« La campagne étoit déjà ouverte en Hongrie. Le duc de Lorraine, dont le véritable dessein étoit de marcher à Esseck, comme à la plus importante conquête que l'on pût faire, et parce qu'il est d'ailleurs très difficile à une armée considérable de faire la guerre loin du Danube, qui apporte toutes les provisions et les munitions de guerre et de bouche, essaya de partager les forces des Turcs, en les inquiétant pour la droite et pour la gauche du Danube, et prit d'abord sa route vers Segedin, avec une partie de l'armée, comme s'il eût voulu entrer en Transylvanie ou attaquer le Grand Varasdin. »<sup>2</sup>

Par conséquent, dans la région sud-est de la Hongrie, on enregistre de nombreux noms de famille d'origine français chez les individus employés par l'armée impériale ou chez les officiers des Chambres. En tous cas, il n'est pas du tout étonnant que le premier plan de Szeged ait été dessiné par un officier français, du nom de De la Croix Paitis. Dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, on peut aussi trouver deux Français, nommés Piliers et Serrière dans les commandements militaires de la forteresse de Szeged. De nos jours, leurs pierres tombales se trouvent dans l'église catholique de Bas-Szeged. Entre 1731 et 1733, la garnison de la ville de Szeged se compose des soldats du régiment de Lorraine<sup>3</sup>.

En ce qui concerne la population française de cette région, il faut dire qu'elle était beaucoup moins insignifiante qu'on ne le croyait : durant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, des colons étrangers avaient été installés en Hongrie pour repeupler la terre déserte abandonnée par les Turcs après cent cinquante ans de domination aux conséquences économiques néfastes en particulier. Parmi eux, bon nombre de Français s'installèrent dans la région sud-est du royaume<sup>4</sup>, notamment dans le Banat<sup>5</sup>. L'existence d'une population française dans le Banat est assez bien connue. Il s'agit des descendants d'anciens colons français transplantés en masse d'Alsace, de Lorraine et du grand-duché de Luxembourg au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. La colonisation des Français dans cette région lointaine de l'empire d'Autriche s'est faite en deux étapes : colonisations effectuées par l'empereur Charles VI d'Autriche entre 1717 et 1734, et colonisations reprises sous Marie-Thérèse et achevées par son successeur Joseph II, de 1763 à 1790.

<sup>1</sup> Claude Louis Hector de Villars est un militaire et diplomate français (1653-1734), maréchal de France, président du Conseil de la guerre (1700-1715). *Mémoires du maréchal de Villars* (1884-1904), Tome 6, publiés, d'après le manuscrit original, pour la Société de l'histoire de France, et accompagnés de correspondances inédites par M. Mis de Vogüé, Renouard, Paris.

<sup>2</sup> Ibid. t. I, 1884, pp. 65-66.

<sup>3</sup> PALASTI, László (1959), *Francia családnevek Szegeden a XVIII. században* [Les patronymes français de Szeged au XVIII<sup>e</sup> siècle], Szeged, p. 43.

<sup>4</sup> Ibid. pp. 44-45. Ainsi dans le registre des baptêmes de la paroisse de Szeged on note 22 noms français entre 1713 et 1750, et 21 entre 1750 et 1775.

<sup>5</sup> Du point de vue géographique, le nom de Banat (Bánát) désigne une région de 38 526 km<sup>2</sup>, comprise entre les fleuves Maros au nord, la Tisza à l'ouest, le Danube au sud, et les versants sud des Alpes de Transylvanie à l'est. Cf. FENYES, Elek (1847), *Magyarország leírása* [Description de la Hongrie], Pest, pp. 332, 342 ; KRISTO, Gyula (dir.) (1994), *Korai magyar történeti lexikon* [Encyclopédie d'histoire de la Hongrie ancienne], Budapest, p. 78.

Les premières colonisations font partie de l'ensemble des mesures administratives prises par le comte Florimond-Claude de Mercy (1666-1734), premier gouverneur civil et militaire du Banat, qui était issu d'une ancienne famille de la noblesse bavaroise<sup>6</sup>. Il avait organisé l'assèchement des marais, l'agriculture (vignobles, pêches de vignes, sériciculture), l'activité industrielle (soierie, moulin à papier) de cette région<sup>7</sup>.

Le premier appréciateur et chroniqueur de l'œuvre de Mercy fut Franz Grisellini<sup>8</sup>, qui la décrit dans son ouvrage de 1780 : le grand mérite de Mercy a été l'organisation de l'administration, la direction de la colonisation de la région et la modernisation de son économie<sup>9</sup>. Sa mémoire est aussi conservée par un petit village nommé Mercyfalva (Kárány, Merczifalva, Merczyfalva, Merczidorf, Cărani, aujourd'hui Caranie, en Roumanie)<sup>10</sup>. D'après la description fidèle de Peter Schiff<sup>11</sup>, le sol de cette région était en général marécageux, particulièrement aux endroits situés sur les rivières Tisza et Maros. Les conditions hygiéniques étaient déterminées par les bourbiers, fondrières, marais, lacs et rivières indomptés.

Les conditions malsaines de cette région sont également décrites par un rapport en langue française de l'époque, publié par Charles Kecskeméti<sup>12</sup>. Ce rapport nous donne un

---

<sup>6</sup> GYEMANT, Richárd (2019), « A Temesi Bánság első kormányzója : gróf Claude Florimond de Mercy (1666-1734) » [Le premier gouverneur du Banat de Temes : Comte Claude Florimond de Mercy], *Forum, Acta Juridica et Politica*, 2019/2, pp. 31-48. voir [https://acta.bibl.u-szeged.hu/68896/1/juridpol\\_forum\\_009\\_002\\_031-048.pdf](https://acta.bibl.u-szeged.hu/68896/1/juridpol_forum_009_002_031-048.pdf) (consulté le 10 janvier 2023)

<sup>7</sup> BAROTI, Lajos (1893), *Adattár Délmagyarország XVIII. századi történetéhez I.* [Documents sur l'histoire de la Basse-Hongrie au XVIII<sup>e</sup> siècle], Temesvár, p. 7 ; HORVATH, Mihály (1873), *Magyarország története VII.* [Histoire de la Hongrie], Franklin, Budapest, p. 158.

<sup>8</sup> GRISELINI, Franz (1780), *Versuch einer politischen und natürlichen Geschichte des Temeswarer Banats in Briefen an Standespersonen und Gelehrten, Ersteher Theil* [Essai d'une histoire politique et naturelle du Banat de Timisoara dans des lettres adressées à des personnes de condition et à des érudits], Im Verlage bei Johann Paul Krauf, Wien.

<sup>9</sup> MARJANUCZ, László (2013), « Franz Grisellini Bánság-képe » [L'image du Banat par Franz Grisellini], *Aetas*, 2013/3, pp. 24-43.

<sup>10</sup> GYALAI, Mihály (1989), *Magyar igazgatástörténeti helységnévlexikon* [Encyclopédie des noms de localités dans l'histoire de l'administration hongroise], Budapest, p. 636.

<sup>11</sup> SCHIFF, Peter (1934), *Beiträge zur Geschichte der Gemeinde Mercydorf* [Contributions à l'histoire de la commune de Mercydorf], Buchdruckerei « Sonntagsblatt », Timișoara, voir <https://www.dvhh.org/mercydorf/Mercydorf-1734-1934-Peter-Schiff/index.htm> (consulté le 10 janvier 2023)

<sup>12</sup> Kecskeméti Károly, Charles Kecskeméti (1933-2021), archiviste de renommée internationale et éminent historien hongrois, est arrivé en France en tant que réfugié politique en 1956, et a commencé à travailler aux Archives nationales en 1957. Il a rejoint le CIA (Conseil international des archives, dont le siège est à Paris) en 1962 en tant que Secrétaire, puis a occupé plusieurs postes : Secrétaire exécutif (1969-1988), Directeur exécutif (1988-1992), puis Secrétaire général (1992-1999). Dans chacun de ces postes, il a eu un énorme impact sur la communauté archivistique internationale. Historien de renom, il a beaucoup contribué à notre compréhension de la politique et de l'histoire hongroises. Principales publications : *La formation professionnelle des archivistes. Liste des écoles et des cours de formation professionnelle d'archivistes*, Unesco, Bruxelles, 1966 ; *La Hongrie et le réformisme libéral. Problèmes politiques et sociaux, 1790-1848* (Fonti e studi di storia moderna e contemporanea), Il Centro di Ricerca, Roma, 1989 ; *Sovereignty disputed claims professional culture. Essays on archival policies*, Bibliothèque royale de Belgique, Brussels, 2000 ; *Notes, rapports et témoignages français sur la Hongrie 1717-1809* (Documenta Hungarorum in Gallia), Institut Hongrois &

tableau authentique du repeuplement du Banat, parce que l'auteur a des informations précises concernant le problème du repeuplement. Selon l'auteur inconnu des *Notes sur le Banat, l'Esclavonie et de la Hongrie*, datées d'avant 1778, Temesvár, la capitale du Banat

« est une place très forte, mais sa situation au milieu des marais la rend malsaine, sur tout en été, et y occasionne beaucoup de fièvres qui désolent toute la plaine du Bannas. On a déjà commencé à saigner plusieurs de ces marais avec succes, mais jusqu'à ce qu'on ait des forests, on est obligé d'en conserver une partie en faveur des roseaux qu'ils produisent et qui sont la seule ressource des habitants pour se chauffer et faire la cuisine. Le Bannat est presque tout peuplé d'étrangers. »<sup>13</sup>

Le descripteur nous donne une image vivante et précise des difficultés quotidiennes des colons.

« L'Impératrice donne à chacun en arrivant une habitation, 4 chevaux, les charues et ustenciles de l'agriculture et du ménage nécessaires avec une certaine quantité de bétail et du terrain pour le cultiver. On compte que chaque famille établie revient à 400 florins et jusqu'à ce qu'ils le soient on leurs donne par jour 6 creutzer pour les personnes faites et 3 pour les enfants. Mais ceux qui sont chargés de ce soin ne s'en acquittent pas avec toute la fidélité requise et ces nouveaux colons se plaignent qu'on a pas observés à beaucoup près les promesses qu'on leurs avoit faites. Néanmoins, ils ne peuvent pas quitter leur nouvelle patrie sous peine de mort. Ils sont enrégimentés, disciplinés, exercés comme les Slavons. Ils paient de plus qu'eux annuellement 4 florins par tête pour leurs armes, et tant par pièce de bétail qu'ils ont au-delà du nombre de bétail qu'on leur a accordé. Le Bannas a de belles prairies, d'excellens pâturages, des vignobles excellens, des bains et des herbes salutaires dans les montagnes, un climat très doux et tempéré, des rivières très poissonneuses qui l'entourent de toute part, et il me paroist qu'il ne lui manque pour un commerce très avantageux que des débouchés et une meilleure administration. Mais on a voulu trop se hater de jouir, et comme ce pays paioit avec facilité ses impositions, on a voulu les augmenter. Le cultivateur, désespéré de voir qu'il ne travailloit plus pour lui, n'a plus cultivé que ce qui lui étoit absolument nécessaire et l'a consommé à mesure, de sorte que depuis quelques années, on est réduit envers eux à des exécutions militaires, et elles ont produit un nouveau mal en ce qu'elles ont obligés plusieurs personnes à vivre du métier de voleur dont le nombre s'est tellement accru qu'ils infestent le pays et malgré les poursuites que l'on fait, n'empêche pas de mettre un grand obstacle au commerce qui n'y est déjà que trop gêné par les énormes droits d'exportation auxquels sont soumis même les denrées du pays. Les chevaux n'en sont pas exempts, mais ils sont assés modérés à leur égard puisque moiennant vingt ducats on peut avoir une jolie paire de sauvage. Pourtant le pays rend infiniment moins qu'avant l'augmentation des nouvelles impositions. Elle ren-

---

Bibliothèque nationale Széchényi, Paris – Budapest – Szeged, 2006 ; *Magyar liberalizmus, 1790-1848* (Eszmetörténeti könyvtár), Argumentum – Bibó István Szellemi Műhely, Budapest, 2008 ; *Le libéralisme hongrois, 1790-1848* (Bibliothèque d'études de l'Europe centrale), Champion, Paris, 2010.

<sup>13</sup> « Notes sur le Banat, l'Esclavonie et la Hongrie (avant 1778) », in KECSKEMETI, Charles, *Notes, rapports...*, *op. cit.*, pp. 104-105.

doit alors un million de florins. Il y a en quartier dans tout le Bannas 3 régiments de cavalerie et un d'infanterie qui est dans les places. Le Bannas a tous les avantages que peuvent donner un sol fertile et un climat tempéré ; il ne lui manque pour un commerce très utile que des débouchés et une meilleure administration et des impôts levés plus équitablement. L'augmentation qu'on en a faite et la mauvaise perception qu'on a établie, en ont fait tomber les revenus malgré les exécutions militaires au dessous ce qu'ils rendoient cy devant. Cette contrainte a donné naissance à plusieurs bandes de voleurs qui malgré les poursuites que l'on fait infestent le pays et genent le commerce qui y est déjà bien restreint par les énormes droits d'exportations auxquels sont même soumises les productions du pays. Le Bannas peut rendre 11 à 12 cent mille florins. Les laines du Bannas sont estimées et pourroient devenir meilleures avec un peu de soin. Les chevaux sauvages, y sont à si bon marché qu'on peut les choisir dans les harras à cent sous la pièce. Il n'y a dans tout le Bannat que trois régiments de cavalerie et un d'infanterie. »<sup>14</sup>

Un autre voyageur, qui se rend dans le Banat à la même période, écrit également sur les difficultés quotidiennes des colons. C'est Antoine Joseph Zorn de Bulach, qui a rédigé un mémoire<sup>15</sup> sur la période de 1771-1774 et sur ses voyages de Hongrie, en tant qu'officier supérieur de l'escorte du prince de Rohan, ambassadeur du Roi à Vienne<sup>16</sup>. Au printemps de l'année 1772, il traversa la Hongrie en direction de la Slavonie. Il suivit l'itinéraire Pozsony-Magyaróvár-Győr-Komárom-Esztergom-Buda-Adony-Mohács-Eszék-Zimony. Pendant le chemin de retour, il passa par Siklós, Pécs, Szigetvár, Kanizsa, Körmend, Zalaegerszeg, Kőszeg et Sopron, avant d'arriver à Vienne. Zorn de Bulach fut surtout intéressé par les questions d'ordre économique. Il a analysé dans les détails les possibilités de production convenables aux conditions climatiques et naturelles de la Hongrie. Il posa partout des questions, prit des notes et enregistra le prix des produits agricoles et de la nourriture, etc.

D'après Antoine Zorn de Bulach, la terre est en général mal cultivée. Il constate avec surprise l'étendue de la surface laissée en jachère. Il en voit la raison dans le nombre peu

<sup>14</sup> Ibid. pp. 105-106.

<sup>15</sup> *L'Ambassade du prince Louis de Rohan à la cour de Vienne 1771-1774*, Notes écrites par un gentilhomme, officier supérieur attaché au prince Louis de Rohan ambassadeur du roi et publiées par son arrière-petit-fils le baron Zorn de Bulach, Imprimerie alsacienne Anct. G. Fischbach, Strasbourg, 1901.

<sup>16</sup> Le baron Antoine-Joseph Zorn de Bulach est né en 1736. En 1756, il est parti dans la Guerre de Sept Ans, avec le régiment de cavalerie française appelé de Wurtemberg. En 1781, il a quitté le service militaire comme mestre de camp de cavalerie, avec la croix de Saint-Louis obtenue en 1774. Il a été nommé grand veneur du Grand Chapitre de Strasbourg en 1769. A partir de 1779, il a été membre du Directoire, puis du corps de la noblesse immédiate de la Basse-Alsace et du corps de la noblesse immédiate de l'Empire au canton de l'Ortenau (Bade), Capitulaire de l'Ordre équestre de Saint-Georges. Il a survécu à la Terreur, mais il n'a jamais émigré. Après la Révolution et l'Empire, le baron Antoine-Joseph Zorn de Bulach n'est plus rentré dans la vie politique. Il est mort à Osthausen en 1817, à l'âge de 81 ans. Entre 1771 et 1774, il a été attaché comme officier supérieur à Louis-René-Edouard, Prince de Rohan Gueménés, ambassadeur du roi de France Louis XV auprès de l'Impératrice Marie Thérèse et de son fils l'Empereur Joseph II. Pendant ces années passées dans la monarchie habsbourgeoise, il a traversé différentes parties de la Hongrie et fait quelques notices et rapports à l'ambassade du Prince de Rohan à la Cour de Vienne. Voir KÖVER (2016), Lajos, *Documents et témoignages français imprimés sur la Hongrie 1565-1814* (Documenta Hungarorum in Gallia IV), JATEPress, Szeged, p. 215.

élevé de la population et dans le commerce sous-développé. Ce dernier mérite particulièrement son attention, puisque selon les enseignements des physiocrates, très populaires à cette époque en France, le développement d'un pays peut être fondé sur deux pierres d'achoppe : le commerce aux marchés libérés de toute entrave, et l'agriculture rationnellement organisée, exempte de toute douane intérieure et de la corruption. Selon lui, les activités agricoles constituent la seule occupation du peuple hongrois ; on ne rencontre que très peu de commerçants ou d'artisans.

Il est passé par Temesvár sur sa route vers le sud de la Hongrie. Il observe également le Banat d'un point de vue militaire, et est bien conscient que cette région du Sud-est de la Hongrie est une zone de guerre.

« Dans le Banat les rivières de Temes et Theiss. Presque rien que des marais dans cette province. Une manufacture d'étoffes de soie à Temesvar... Temesvar est la capitale du Banat. Il y a quatre régiments de cuirassiers en quartier et quatre bataillons. Comme le pays est encore la plus grande partie dépeuplé, la Cour a établi des colonies allemandes sur la frontière turque. Elle leur donna des chevaux, du bétail et les terres nécessaires. Tous les villages sont et seront aussi militaires. Il se trouve dans le Banat cinq mines de cuivre et de fer. Différents particuliers en ont l'entreprise, moyennant l'obligation de céder les minéraux au Souverain à un prix inférieur au prix courant. Ce pays appartient en propre à la Reine ; il n'y a point de terres seigneuriales. »<sup>17</sup>

Malgré ces difficultés, dans des conditions même particulièrement défavorables, la terre du Banat, devenue inculte sous la longue domination turque, durant plus de 150 ans, fut remise en culture et devint un véritable grenier<sup>18</sup>.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les colons français ont leurs écoles françaises, et leur langue maternelle s'est maintenue aussi dans les églises. Les instituteurs de Nagyösz (précédemment nommé Triebswetter, Treisbszvetter, Trübsetter, Trübswetter, aujourd'hui connu sous le nom de Tomnatic, en Roumanie)<sup>19</sup> par exemple, sont des Français jusqu'en 1806<sup>20</sup>. Les enfants des colons ont des manuels scolaires en langue française, mais dans le Banat, comme partout, les seuls livres scolaires étaient les catéchismes. C'est le chanoine Jean Baptiste Róka<sup>21</sup>, l'un des premiers curés de Mercyfalva, qui a demandé en 1770 à l'administration

<sup>17</sup> Zorn de Bulach in KÖVER, *Documents et témoignages...*, *op. cit.*, pp. 230-231.

<sup>18</sup> PALASTI, László (1991), « Souvenirs de la présence lorraine au Banat », *Le Pays lorrain*, 1991/2, p. 143.

<sup>19</sup> GYALAI, *Magyar igazgatástörténeti...*, *op. cit.*, p. 665.

<sup>20</sup> BOTIS, Emile (1946), *Recherche sur la population française du Banat*, Timișoara, p. 23.

<sup>21</sup> À propos de l'origine de ce Jean Baptiste Róka et de son patronyme, Emile Botiš écrit : « En ce qui concerne la personnalité du Père Roka, nous remarquerons... qu'il s'agit d'un Français de Lorraine (originaire de Dorsweiler). Il paraît certain que son nom a subi une déformation par magyarisation : Roka écrit aussi Róka, en hongrois - Renard. D'autre part le nom magyarisé Roka peut également dériver de Roques. » (BOTIS, *Recherche sur la population...*, *op. cit.*, p. 25). László Palásti attire notre attention sur l'erreur de Botiš sur l'origine du chanoine Róka et de son nom de famille. Ce n'est pas à Dorsweiler, mais à Győr (Raab) en Hongrie que le chanoine Róka est né, comme en témoigne la légende d'une gravure sur cuivre représentant le chanoine Róka : « Joannes Róka S.S. Theol. Doctor Cath. Eccl. Bosenensis Canonicus natus Arrabonae VU. Idus ianuari MDCCXXVII. » PALASTI, László (1990), « Erreurs sur l'identité de certains patronymes français du Banat », *Nouvelle Revue d'Onomastique*, n° 15-16, p. 108.

provinciale des livres français pour les écoliers dudit village, et trois ans plus tard il a lui-même entrepris de publier à ses frais un catéchisme français, tiré à mille exemplaires. Le révérend père Róka a aussi écrit un livre sous le titre *A. B. C. françois ou Instruction pour les petits enfans*. En 1773 était publié à Temesvár (Temeswar, Temesch-war, Temesburg, aujourd'hui Timișoara en Roumanie)<sup>22</sup> le premier livre scolaire français admis dans les écoles des trois communes sœurs françaises St. Hubert, Charleville et Seultour, le *Catéchisme du Père Canise*. En voici le titre complet : « *Méthode généralement utile et nécessaire pour instruire et examiner les enfans et les jeunes gens par demandes et réponses sur le petit Catéchisme du Père Canisse de la Compagnie de Jésus : Traduit de l'Exemplaire allemand ci-devant imprimé par ordre de son Eminence le Cardinal de Kollonitz, Archevêque de Vienne, par Jean Lamhoy, Temeswar, chez Math. Joseph Heimerl Imprimeur de l'Administration* ».<sup>23</sup>

Les colons français ont eu pendant assez longtemps des curés français. Ainsi à Nagyősz on peut trouver en 1771 le révérend père Leclerq, originaire de Bastogne (Luxembourg), nommé titulaire de ladite paroisse. Károlyliget (Charleville, Kis-oroszi, Klein-oroszi, Sarlevil, Sarjlevil, aujourd'hui Banatsko Veliko Selo en Yougoslavie)<sup>24</sup>, nouveau village fondé en 1771, a eu jusqu'en 1824 des prêtres français, à savoir Pierre François Leclerq (1773), Pierre Frank (1779-1782), François Xavier Plesingh de Pernthal (1782-1789) et Joseph Eustache (1789-1824). Peu à peu, les cantiques et les sermons français disparaîtront, et les catéchismes français deviendront de plus en plus rares.

On peut encore constater l'arrivée de colons français à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Au début de 1791, un voyageur français écrit :

« Près de Témesswar j'ai rencontré une famille française, trois hommes, deux femmes et deux enfans. Ils étaient venus de Nancy par le Danube en partie, et de Vienne jusqu'à cette extrémité de la Hongrie comme ils avaient pu, s'expliquant sans savoir un mot d'allemand, portant alternativement leurs petits enfans, dont la fraîcheur était aussi étonnante après une route pareille, que les soins qu'on avait d'eux étaient touchans. Ces bonnes gens alloient rejoindre des parents établis dans un de ces villages de Hongrie que l'empereur François I<sup>er</sup> avait peuplés de Lorrains. Il y en a plusieurs dans le Bannat ; d'autres où on parle allemand, sclavon. »<sup>25</sup>

Les colons français se sont assimilés peu à peu au cours du XIX<sup>e</sup> siècle ; pourtant en 1840, 5691 se disent encore Français<sup>26</sup>.

En ce qui concerne l'histoire de cette population « perdue », nous citerons deux articles. Dans le *Dictionnaire géographique de la Hongrie* publié en 1851 par Elek Fényes, nous trouvons la description suivante sous le nom de Charleville : « village français dans le comitat de Torontál à une heure du sud de Komlos. La population se compose de 640 catho-

<sup>22</sup> GYALAI, *Magyar igazgatástörténeti...*, *op.cit.*, p. 816.

<sup>23</sup> BOTIS, *Recherche sur la population...*, *op.cit.*, pp. 23-25.

<sup>24</sup> GYALAI, *Magyar igazgatástörténeti...*, *op.cit.*, p. 546.

<sup>25</sup> IRRUMBERRY, Charles Marie d', comte de Salaberry (1799), *Voyage à Constantinople, en Italie, aux îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie*, de l'imprimerie de Crapelet, Paris, chez Maradan, Libraire, rue Pavée-André-des-Arls, n°16., in KÖVER, *Documents et témoignages...*, *op. cit.*, pp. 255-269.

<sup>26</sup> FENYES, Elek (1851), *Magyarország geographiai szótára I.* [Dictionnaire géographique de la Hongrie, t. I], Pest, p. 25.

liques et de 24 orthodoxes. Le village constitue une seule paroisse possédant une église. Les terres du village sont d'une excellente qualité et les habitants sont de bons agriculteurs. Le village est connu par son beurre de qualité. »<sup>27</sup> Dans une encyclopédie publiée en 1895, on peut lire au sujet de cette colonie sous le nom Károlyliget (Charleville) : « Petit village dans le comitat de Torontál (arrondissement de Zsombolya). Population : 828 Allemands (1891). Au siècle dernier, le village a été peuplé de Français qui ont perdu de nos jours leur identité originelle. »<sup>28</sup> Enfin notons quelques livres anciens, qui ont été utilisés par les colons français. Voici les titres de quelques-uns :

1) *L'Ange Conducteur dans la Dévotion Chrétienne réduit en pratique en faveur des âmes dévotes avec l'Instruction des riches indulgences, dont jouissent les personnes enrôlées dans la Confrérie de l'Ange Gardien*, Nouvelle Edition Revue, corrigée et accommodée au nouveau et meilleur style où l'on ne trouve point de vieux mots, et enrichie de quelques tailles douces ; À Cologne ; chez Guillaume Metternich, Marchand-Libraire au Griffon, L'an MDCCXIX, Avec permission des Supérieurs ;

2) *Catéchisme du Diocèse De Toul*, Imprimé par l'Ordre de Monseigneur l'Illustrissime Evêque Comte de Toul, Prince de S. Empire, A Toul, chez Joseph Carez, Seul Imprimeur de ladite Ville & de Monseigneur l'Evêque, Avec Privilège du Roi ;

3) *Introductions Chrétiennes pour les jeunes gens, Utiles à toutes de personnes mêlées de plusieurs traits d'Histoires & d'Exemples édifiants*, Corrigés par l'ordre de Monseigneur l'Illustrissime & Révérendissime Claude Douras Evêque, Comte de Toul, Prince de Saint Empire & à l'usage de son Diocèse, A Epinal, chez Claude-Anselme Dumoulin, Imprimeur-Libraire du Collège, MDCCLXII, Avec Approbation et Privilège du Roi ;

4) *Cantiques spirituels traduits d'Allemand en français à l'usage des colons Lorrains dans le Banat de Temeswar*, Pest, 1786<sup>29</sup>.

A propos de la première statistique démographique de cette région, il faut remarquer que les descendants des anciens colons français ont été considérés comme des « Souabes »<sup>30</sup>, et recensés comme tels. D'après le premier recensement fait en 1770 par le gouverneur comte de Clary, leur nombre s'élève à 42 201<sup>31</sup>.

Si nous jetons un tout petit coup d'œil sur les voyageurs qui traversent le Sud de la Hongrie, nous pouvons recenser quatre types de voyageurs français : les diplomates (le Marquis de l'Hopital, François Emmanuel Guignard de Saint-Priest, Zorn de Bulach) ; les voyageurs « à la recherche des connaissances utiles » (Jean Claude Flachet), et enfin les émigrés (Aubry de La Mottraye et Charles-Marie d'Yrumberry, le comte de Salaberry). Nous citerons deux voyageurs, Aubry de la Mottray et le comte de Salaberry.

<sup>27</sup> Ibid. p. 191.

<sup>28</sup> *A Pallas Nagy Lexikona X* [Encyclopédie Pallas, t. X], Budapest, 1895, p. 212.

<sup>29</sup> BOTIS, *Recherche sur la population...*, *op.cit.*, pp. 28-29.

<sup>30</sup> On appelle habituellement « Souabes » les Allemands de cette région, bien que peu d'entre eux soient d'origine souabe, et ces derniers eux-mêmes, à vrai dire, sont Français et Italiens d'origine. Voir LASSU, István (1829), *Az Austriai Birodalomnak stalistikai, geographiai és historiai leírása* [La description statistique, géographique et historique de l'Empire d'Autriche], Buda, pp. 60-62.

<sup>31</sup> BOTIS, *Recherche sur la population...*, *op.cit.*, p. 17.

La Motraye<sup>32</sup> a visité Szeged et Temesvár dans la première moitié des années 1710, et donne une image plastique et réelle sur cette partie de la Hongrie :

« Comme je desirois voir Segedin & Temeswar, avec le Païs qu'on traverse pour y arriver de ce côté-là, je passai le Danube... & me rendis à Pesth,... jusqu'à un petit Village, nommé Oftcha<sup>33</sup>,... je me rendis le lendemain à Kecskemet. C'est un assez gros Bourg, avec deux Eglises, l'une Catholique & l'autre Lutherienne, assez mal bâties, mais grandes : les maisons à proportion sont encore plus mal construites... me mener jusqu'à Segedin, lui offrant une recompense pour lui, ... Il y consentit ; & nous nous y rendîmes en moins de vingt-quatre heures. C'est une ancienne Ville située sur la Teisse, qui est le Tibisis ou Tibiscus des Anciens, lequel se décharge dans le Maros. Elle est bâtie sur les ruines de leur Singidava, Ville de leur Dacia. C'est si peu de chose aujourd'hui qu'elle ne me parut pas meriter la peine que j'avois prise, étant même à demi ruinée par la guerre. On travailloit aussi lentement qu'à Bude à la reparer. Ses principaux habitans consistoient en Rasciens & quelques Hongrois Catholiques, qui étoient encouragez à bâtir des maisons pour se mieux loger qu'ils n'étoient, par les privilèges que l'Empereur leur avoit accordez, en considération des services qu'ils lui avoient rendus contre les Hongrois mécontents, joints à quelques Troupes Auxiliaires à la solde de la France.

Les premiers sur tout sont admirables pour les courses & pour harasser des Troupes régulières, de sorte qu'ils sont à Sa Majesté Imperiale, ce que les Tartares sont au Grand Seigneur. Au reste le Païs entre Pesth & cette Ville est fertile, les pâturages sont gras ; & une preuve de cela, c'est que les bœufs en quelques endroits sont aussi gras qu'en Angleterre.

Ayant traversé la Teisse, je trouvai sur sa rive Orientale un Emin, qui recevoit les droits ou les douanes des Marchandises qui passaient par là. Cet officier, contre la coutume des Turcs, qui ne fouillent jamais les coffres des voyageurs, ou du moins qui n'avoient pas jusques alors visité le mien, y fouilla ; & y trouvant quelques montres d'or, à la vérité il ne les confisqua pas ; mais il les exigea de moi à raison de

---

<sup>32</sup> Aubry de la Mottraye (1674-1743) est un voyageur, diplomate, collectionneur et explorateur français, auteur de récits relatifs à ses témoignages. Il s'est établi en Angleterre pour pratiquer librement le protestantisme. C'est d'ici qu'il s'est mis à visiter les contrées du nord, la Tartarie, la Turquie. Cet érudit luthérien était à la fois diplomate et « touriste » avide d'aventures. Il n'a cessé de voyager entre 1696 et 1729, et s'est enfin installé en Angleterre. Il n'est revenu à Paris, sa ville natale, que pour mourir. Il a parcouru toute l'Italie, et a passé beaucoup de temps à Rome, ville très chère à son cœur. Au cours de son voyage au Proche-Orient, il a vécu à Jaffa, à Tripoli ainsi qu'à Alexandrie. Il a voyagé volontiers aux îles grecques, et évidemment il est souvent parvenu jusqu'à Constantinople. C'est dans cette dernière ville qu'il a fait connaissance avec Imre Thököly. Au retour de ce long voyage, il a repris en Europe le cours de ses voyages, et a terminé sa vie en France. Son œuvre célèbre a été publiée en 1727 sous le titre *Voyages du Sieur A. de La Motraye, en Europe, Asie et Afrique*. Où l'on trouve une grande variété de recherches géographiques, historiques et politiques, sur l'Italie, la Grèce, la Turquie, la Tartarie, Crimée, & Nogaye, la Circassie, la Suède, la Laponie, etc... avec des remarques instructives sur les mœurs, coutumes, opinions &c. des peuples & des païs où l'Auteur a voyagé [...], La Haye, T. Johnson & J. Van Duren. Voir KÖVER, *Documents et témoignages...*, op. cit., p. 99.

<sup>33</sup> Ócsa est une ville hongroise de la région de Pest.

trois pour cent de leur valeur. Après quoi il me donna un de ses Valets, pour me conduire en bateau à un Village tributaire de la Porte, situé environ à deux Mille plus bas, où je louai un chariot & des chevaux pour me rendre à Temeswar, n'y en ayant point d'autres, à ce qu'on me dit, entre ce Village-là & cette Ville-ci. En effet je n'y rencontrais que les masures de deux Villages, dont les Eglises étoient par conséquent désertes. »<sup>34</sup>

Il a voyagé de Szeged à Temesvár.

« Je n'arrivai à Temeswar que le 3. de Mai. Je fus conduit d'abord par un des Janissaires de la Garnison, devant le Pacha qui me reçut fort bien. Son Interprète voulut que je logeasse chez lui ; mais je fus attaqué le lendemain d'une fièvre tierce à peu près telle que celle qui me saisit entre Chipre & Jaffa. Je restai là cinq ou six jours, & pendant le relâche qu'elle me donna, j'eus le tems de voir la Ville & les environs. Cette Place tire son nom de la rivière Temes, qui coule dans ses fosses.

Cette Rivière, avec un espece de Marais qui règne autour, & qu'elle inonde, en rend les approches fort difficiles, & la deffendent beaucoup mieux que les Fortifications, qui sont peu considérables, partie à l'antique, partie à la moderne. Ses maisons sont généralement mauvaises & mal bâties : elle a un Tchiarchis ou marché assez spacieux à la manière Turque, mais on ne peut l'appeller une belle Ville, outre qu'étant bâtie dans un lieu bas & marécageux, ses rues sont fort sales. Cela étoit du moins ainsi alors, car ne l'ayant pas vuë depuis que les Allemands l'ont enlevée aux Turcs, je ne puis rien dire de son état présent. J'ai remarqué que la Rivière Temes lui donne son nom, contre l'opinion de quelques Géographes qui, faute d'avoir voyagé ou d'avoir bien lû l'Histoire qu'Ovide fait lui même du lieu de son exil, prennent cette Ville pour l'ancienne Tomi, qui a été appelée Temiswara par ses habitants modernes, & qui est située entre Kustangi (l'ancienne Constantia) & Varna, comme je ferai voir ci-après. Le Gouvernement de Temeswar comprenoit autrefois toute cette étendue qui est entre la Teisse & la Transsilvanie, & depuis le Danube jusqu'au grand Waradin inclusivement. Le Grand Seigneur l'a possédée depuis 1552 jusqu'en 1716, qu'elle lui fut enlevée par l'Empereur, à qui Sa Hautesse l'a cédée par la paix de Passarowitz. Ma fièvre s'augmentant, au lieu de diminuer, l'Interprète du Pacha me vouloit retenir jusqu'à ce que je fusse rétabli ; mais je m'en excusai sur des affaires qui m'appelloient à Constantinople. Comme il vit que je voulois absolument partir, il me conseilla d'aller prendre à Widin la voye du Danube, sur un bâtiment qui devoit porter quelques balots que le Pacha envoyoit à Ismaeli, d'où je pourrois aller à Killia prendre la commodité de la première Tchaique qui en partiroit pour Constantinople. »<sup>35</sup>

L'ouvrage de Salaberry (intitulé *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel par l'Allemagne et la Hongrie*), écrit sous forme épistolaire, se compose de soixante lettres, dont six (les lettres XV-XX) sont des témoignages sur la Hongrie.

<sup>34</sup> La Mottray, in KÖVER, *Documents et témoignages...*, op. cit., p. 112.

<sup>35</sup> Ibid. pp. 112-113.

Charles-Marie d'Yrumbery, comte de Salaberry était un homme politique français, né en 1766 à Paris, et mort le 7 juillet 1847 à Fossé, près de Blois. Sa famille était d'une noblesse ancienne et originaire de la Navarre ; son père, président à la Chambre des comptes, est mort sur l'échafaud en 1794. Le jeune Salaberry émigra en 1790, et fit un assez long séjour en Turquie, rejoignit l'armée de Condé, puis se joignit aux troupes royalistes de Vendée, où il commanda une compagnie de cavalerie. Après le coup d'État de Bonaparte, il se retira dans son domaine de Fossé, s'y occupa de lettres et d'agriculture, et resta sous surveillance jusqu'à la chute de Napoléon. Durant les Cent-jours il a combattu en Vendée avec La Rochejaquelein<sup>36</sup>. À partir de 1815, il siégea à la Chambre des Députés, où il représenta son département, le Loir-et-Cher. Après la révolution de Juillet, il vécut tout à fait à l'écart de la scène politique. Il n'a pas été seulement un homme politique, mais aussi un Français lettré qui publia en 1799 à Paris, sans nom d'auteur, son *Voyage à Constantinople*<sup>37</sup>.

La Hongrie, Presbourg, la ville des diètes de la noblesse hongroise est présentée par la lettre XV, et dans la lettre XVI, Salaberry décrit précisément la situation géographique de la Hongrie<sup>38</sup> et présente la politique de l'empereur Joseph II. A son avis, les Hongrois prennent en naissant les inclinations et les opinions qui les distinguent au moral, comme leurs traits et leurs habits au physique<sup>39</sup>, c'est pourquoi

« le plus grand tort de Joseph II est de n'avoir pas su composer avec le caractère des Hongrois. La plupart des changemens qu'il vouloit introduire chez eux étaient salutaires ; mais il fait comme ces médecins durs qui, sans ménagement pour un malade et comptant sur l'efficacité de leurs remèdes, les font prendre avec une violence qui en détruit l'effet. Il n'a retiré de ses bonnes intentions que l'exécration d'un peuple aussi extrême dans ses haines que dans son amour. Ils ne l'appellent que le tyran ou Joseph II, qui se disoit roi de Hongrie... Il faisoit le roi d'une manière encore moins constitutionnelle. Un des privilèges auxquels on pourrait dire que les Hongrois tiennent le plus, ils n'étaient pas également jaloux des uns et des autres, c'est celui de s'imposer eux-mêmes. Joseph II sans les consulter autrement, leur envoyoit demander une contribution telle qu'il la vouloit. »<sup>40</sup>

La forme du gouvernement de Hongrie est décrite par la lettre XVII, et les trois autres lettres présentent la partie centrale du royaume de Hongrie et le Banat. Selon l'auteur,

---

<sup>36</sup> Henri du Vergier, comte de La Rochejaquelein (1772-1794), ancien membre de la garde du roi, célèbre chef royaliste vendéen.

<sup>37</sup> MICHAUD, L.-G. (1847), *Biographie universelle*, t. LXXX, Paris, pp. 437-739. Voir aussi *Nouvelle biographie générale*, t. XLIII (1864), Firmin Didot Frères, Paris, pp. 163-165 ; HUMBERT, Jean (1938), « La Hongrie du XVIII<sup>e</sup> siècle, vue par des voyageurs », *Nouvelle Revue de Hongrie*, septembre 1938, pp. 234-240. Humbert ne mentionne pas que l'auteur du *Voyage à Constantinople*... s'appelle Charles-Marie d'Yrumbery, comte de Salaberry.

<sup>38</sup> « La Hongrie est bornée au nord par la Moravie et la Pologne allemande ; à l'orient par la Transilvanie et la Valachie ; au midi par l'Esclavonie et la Serbie ; à l'occident par la Croatie, la Styrie et l'Autriche. » *Voyage à Constantinople*... in KÖVER, *Documents et témoignages*..., op. cit., p. 258.

<sup>39</sup> Ibid. p. 259.

<sup>40</sup> Ibid. pp 259-260.

« De Bude à Témesswar, il n'y a de remarquable que la monotonie des plaines, l'ennui et la laideur des chemins qui ne permettoit souvent pas d'aller à pied. Les noms des villages hongrois sont d'une douceur qui contraste avec la pauvreté qui s'annonce sur l'extérieur des habitans des maisons. Kitsea, Aïs, Komora, Nesmüli, Oësa, voilà des noms aussi agréables, que les villes qui les portent le sont peu. C'est ainsi qu'une Hongroise enveloppée dans ses fourrures, patauge avec ses bottines dans le plus crotté des pays... Au milieu de la Hongrie, à-peu-près, est Fregedin [Szege] sur la plus triste et la plus jaune des rivières, mais... il ne faut pas juger de la Hongrie par ce que je dis de la partie que j'ai traversée ; c'est la partie centrale, et les mieux cultivées sont le côté de la Transilvanie, et celui qui a pour voisine la Croatie. »<sup>41</sup>

Salaberry accorde une grande attention à l'importance militaire de Temesvár.

« Témesswar est la clé de la Hongrie et la capitale du Bannat, ce fameux théâtre de la dernière guerre dont le résultat a été une grande dépense en hommes et en argent, la perte des meilleurs généraux de l'Autriche, et la dévastation du pays le plus florissant.

C'est une ville très-bien fortifiée, selon le système réuni de Cohorn et de Vauban.

Le général Sora a le commandement de Témesswar et de tout le Bannat. La ville peut avoir douze mille hommes de garnison. Il y a un hôpital pour deux mille hommes, et un autre hors de la ville pour les blessés. Les soldats y sont fort bien.

Dans leur administration sage, on reconnoît le fruit des leçons que Joseph II a prises dans ses voyages. Chaque soldat a son lit. L'air est continuellement purifié avec de l'encens, du vinaigre, etc. Une partie des revenus de l'hôpital consiste dans la paie du soldat, qui est retenue pendant son séjour. La ville peut être inondée à une lieue ; mais ce moyen de défense devient aussi nuisible aux assiégés qu'aux assiégeans, par les maladies que causeroient les eaux croupies. On ne peut pas être mieux reçu que nous ne l'avons été par le comte Soro. Il nous a prêté sa voiture, sa loge au spectacle, nous a donné un fort bon dîner où il y avoit d'aussi jolies femmes que la ville le permettoit ; des officiers allemands sentant bien la pipe, et par conséquent vous parlant dans le nez, soufflant de petits complimens au tabac à de bonnes grosses beautés qui ne s'embellissent pas à minauder, qui se croient mises comme à Vienne, où on se croit mis comme à Paris. »<sup>42</sup>

Les lettres de Salaberry sont quelquefois des lectures particulièrement joyeuses et intéressantes. En voici quelques lignes : « après Témesswar, on trouve Ragosh. C'est la première couchée. Le pays est bien boisé. On y cultive avec succès le blé de Turquie et le tabac. Le changement de mœurs et d'habillemens devient extrêmement sensible. Le premier village qu'on rencontre est grec. Les femmes y sont plus agréables que les Hongroises. Elles ont un mouchoir de couleur sur la tête, en forme de turban ; vont nu-jambes avec des petits jupons extrêmement courts. Cet endroit-là est très joli et très peuplé. On n'y regrette ni les crottes de la Hongrie, ni les bottes qui sont à toutes jambes d'hommes, de femmes et d'enfans. »<sup>43</sup>

<sup>41</sup> Ibid. p. 265.

<sup>42</sup> Ibid. p. 266.

<sup>43</sup> Ibid. p. 266.

Si l'on voulait trouver une page spéciale et particulièrement intéressante dans l'histoire des relations franco-hongroises, ce serait assurément l'histoire des premiers prisonniers de guerre de la Révolution en Hongrie<sup>44</sup>. A cette époque, environ 1000 officiers et 10 000 sous-officiers et simples soldats français avaient été transportés vers le Royaume de Hongrie. Les sources en question permettent de compléter nos connaissances dans le domaine de l'histoire militaire aussi bien que de présenter la vie quotidienne des prisonniers français d'après leurs mémoires, d'étudier leurs relations avec la population hongroise et les autorités civiles.

Quoique la guerre ait été déclarée à l'Autriche le 20 avril 1792, la problématique des premiers prisonniers de guerre apparaît seulement un an après, en 1793. A la suite du changement de camp de Dumouriez, l'armée de la Coalition s'engage dans une guerre de forteresses. Cobourg commence l'invasion du Nord.

Il dispose de plus de cent mille hommes : 45 000 Autrichiens, 13 000 Anglais commandés par York, 12 000 Hanovriens, 8000 Hessois, 15 000 Hollandais, 8000 Prussiens. Avec une extrême lenteur, il se dirige sur la ligne Condé-Valenciennes-Le Quesnoy. Désormais le nombre des prisonniers français augmente de jour en jour. Mais il fallait se rendre compte de ce que ces soldats n'étaient plus de simples mercenaires au moment de la prise de Condé-Valenciennes-Le Quesnoy, mais de vrais patriotes, révolutionnaires et même agitateurs ; des messagers de la Liberté-Égalité-Fraternité de la Révolution.

La force de la nation et le défi d'une guerre idéologique choquent la vieille Europe. Il est évident que ces soldats ne sont plus des recrues de l'armée royale et que leurs officiers ne sont plus les représentants de la noblesse, faciles à reconverter et prêts à changer de camp. Ainsi, le problème des prisonniers de guerre deviendra vite un problème politique de première importance.

Pour le résoudre, la vieille Europe invente le prototype du camp de prisonniers isolé, placé loin du pays d'origine et facile à surveiller, et qui peut accueillir un grand nombre de prisonniers. Pour le commandement militaire autrichien, les forteresses du sud-est de la Hongrie, qui ont perdu beaucoup de leur importance stratégique avec la décadence de l'Empire ottoman, offrent une solution idéale comme lieux de détention. L'itinéraire du transport était le suivant : du champ de bataille, les prisonniers étaient conduits à Kintzbourg,<sup>45</sup> ensuite, par voie fluviale (sur le Danube, la Drave, la Tisza) ils étaient transportés dans cette région lointaine, où les travaux préparatoires avaient déjà été entrepris pour assurer leur accueil, depuis le mois d'août. En effet, on s'est mis à rénover les casernes, on a recensé leur capacité d'accueil. Malgré tout cela, leur installation, les problèmes sanitaires et les inconvénients politiques ont causé de sérieux problèmes aux autorités militaires<sup>46</sup>. Cet itinéraire est bien connu par les autorités, parce qu'il s'agit de l'itinéraire du repeuplement depuis des décennies !

---

<sup>44</sup> LENKEFI, Ferenc (2000), *Kakas a kasban. Francia hadifoglyok Magyarországon az első koalíciós háború idején 1793-1797* [Coq dans la cage. L'histoire des prisonniers de guerre français en Hongrie pendant la Guerre de la Première Coalition 1793-1797], Petit Real, Budapest.

<sup>45</sup> Günzburg, Guntzbourg est une ville de Bavière (Allemagne) située dans l'arrondissement de Guntzbourg.

<sup>46</sup> BARCSAY-AMANT, Zoltán (1934), *A francia forradalmi háborúk hadifoglyai Magyarországon, idetelepülésük első esztendejében. 1793* [Les prisonniers de guerre de la Révolution française en Hongrie. La première année de leur établissement, 1793], Budapest, pp. 26-63.

L'intensité de l'activité militaire révéla rapidement l'insuffisance des plans d'installation. Par exemple, le Conseil de Guerre Suprême prévoyait l'installation de quatre mille prisonniers français à partir de l'été 1793, mais les rapports parlent de plus de sept mille, et en octobre ils avançaient un chiffre beaucoup plus élevé, onze mille prisonniers. Il fallut donc modifier le plan, et ajouter aux lieux de détention fortifiés du sud-est de la Hongrie (Szeged, Temesvár, Arad, Pétervárad, Eszék, etc.) d'autres régions, comme la Transylvanie (Fogaras, Gyulafehérvár, Medgyes, Nagyszeben, etc.), quelques forteresses du nord-ouest (Győr, Pozsony, etc.), une forteresse subcarpatique (Munkács) et même celles de Pest et Buda, au centre du pays. De plus, sous la pression d'une multitude inattendue de prisonniers – et malgré la volonté expresse de l'empereur François – ils étaient également installés en Styrie et en Basse-Autriche<sup>47</sup>. Deux facteurs ont défini principalement la situation des prisonniers : leurs conditions sanitaires d'abord, et leur hygiène mentale ensuite ; c'est-à-dire le fait qu'ils avaient été « contaminés » politiquement, par conséquent, ils étaient considérés comme des éléments dangereux en Hongrie.

La mortalité des transports s'élevait à 15-20 %. Le scorbut, la diarrhée, la dysenterie, la fièvre des blessés avaient leurs victimes. Avec l'arrivée du mauvais temps, le nombre des malades ne cessait d'augmenter. N'oublions pas que la majorité des prisonniers de guerre est arrivée en Hongrie à la fin de l'automne, et que l'hiver faisait geler les rivières : ils devaient faire le reste du chemin à pied.

Du point de vue de leur condition physique, les rapports militaires distinguaient trois niveaux : ceux qui étaient en bonne santé, ensuite les transportables, enfin ceux qu'on devait hospitaliser le plus rapidement possible. Ces derniers pouvaient rester dans les hôpitaux militaires de Presbourg et de Pest. Des feux et de la fumée témoignèrent souvent du passage des prisonniers français et de la peur de la population locale d'une épidémie<sup>48</sup>. Les mémoires nous permettent de reconstituer l'itinéraire du transport aussi bien que la vie quotidienne des prisonniers français. Dans la présente étude, nous souhaitons attirer l'attention sur deux mémoires.

Ceux du général Dellard<sup>49</sup> ont été rédigés juste après événements, mais le manuscrit en

---

<sup>47</sup> BERTAUD, Jean-Paul (1985), *La vie quotidienne des soldats de la Révolution 1789-1799*, Hachette, Paris, pp. 250-263.

<sup>48</sup> BARCSAY-AMANT, *A francia forradalmi háborúk...*, *op.cit.*, pp. 70-78.

<sup>49</sup> Jean-Pierre Dellard est un général de brigade français, né le 8 avril 1774 à Cahors et mort le 7 juillet 1832 à Besançon (Doubs). Il a fait les campagnes de 1792 et 1793 aux armées de Hollande et du Nord, a assisté à l'occupation de la place de Geertruidenberg, et a pris part à toutes les affaires qui avaient lieu en avant de Lille. Le 29 floréal an II, il a contribué à la prise de 400 Autrichiens, et est tombé au pouvoir de l'ennemi le 3 prairial suite au combat de Templeuve, près de Tournai. Les mémoires de Jean-Pierre Dellard nous permettent la reconstruction de l'itinéraire du transport et de la vie quotidienne des prisonniers français. Rendu à la liberté dans le mois de frimaire an IV, il a rejoint son régiment à l'Armée de Sambre-et-Meuse. En 1808, Napoléon I<sup>er</sup> l'a promu officier de la Légion d'Honneur, et fait, peu de temps après, baron de l'Empire. Après la chute de Napoléon, Louis XVIII lui a confié le commandement de la place de Valenciennes. Dès octobre 1814, il est promu chevalier de Saint-Louis. Pendant les Cent-Jours, il a contribué à la conservation de la ville. Sous la seconde Restauration, le gouvernement le maintient à son poste. En 1818, il est passé à celui de Cherbourg. En 1823, Louis XVIII lui a donné le commandement de Besançon. Il est mort dans cette ville. Ses mémoires ont été publiées à Paris, en 1892. Voir DELLARD, B<sup>on</sup> François (1892), *Mémoires militaires sur*

a été perdu pendant la campagne de Russie en 1812. Il les a reconstitués par la suite, mais ce nouveau manuscrit n'a été que partiellement retrouvé. La partie qui a été publiée apporte une contribution intéressante à l'histoire des premiers prisonniers de guerre de la Révolution française.

Nous avons retrouvé un autre manuscrit quasiment oublié, celui du *Manifeste* du capitaine Joseph Hautière, écrit en 1796, à son retour de Hongrie, dans un style peut-être trop souvent déclamatoire et très proche de la langue parlée, mais qui présente tout de même une authenticité remarquable, et contient des renseignements précieux.

Les impressions et les expériences semblent être déterminées avant tout par des péripéties et par les souffrances du transport qui menait les auteurs vers la Hongrie.

Le premier mémorialiste, le général Dellard commençait son voyage forcé à Cologne ; ensuite, arrivé au bord du Danube, il continua par voie fluviale, avec d'autres prisonniers français, sur des radeaux de bois :

« Nous faisons par jour de vingt à trente lieues. Il fallait conséquemment se pourvoir de vivres dans les endroits où nous couchions sur les bords du fleuve. Un bateau qu'on appelait l'Infirmerie nous suivait, portant les malades du convoi. Malheur à celui qui y mettait les pieds, il était à l'instant frappé d'une espèce de peste qui l'envoyait bientôt au tombeau. Tous les soirs, on en retirait les cadavres de malheureux qui avaient succombé à cette affreuse épidémie et on les enterrait sur le bord de l'eau. Il n'était pas rare d'en voir jeter encore vivants dans les fosses mortuaires, creusées par les prisonniers eux-mêmes, sous la surveillance de notre escorte... En passant sous Vienne, un grand nombre de malades qui avaient jusqu'alors évité d'aller à l'Infirmerie, demandèrent à entrer à l'hôpital. Cette grâce leur fut refusée... »<sup>50</sup>

Après cette traversée dramatique et pleine de souffrances, les conditions de vie de Dellard se sont améliorées lorsqu'il est arrivé dans un camp de prisonniers à Djakovo<sup>51</sup>, à la frontière de la Turquie. Ici, 300 officiers vivaient dans un ancien camp militaire :

« Le local qu'ils occupaient avait jadis servi d'infirmerie à la cavalerie autrichienne dans la dernière guerre contre la Turquie. Les officiers français étaient par chambres et vivaient à l'ordinaire comme des soldats. Cet arrangement était le seul qui nous convint, vu la modicité de notre paye et l'impossibilité de vivre isolément. Des soldats français qu'on nous avait permis de retirer des casemates de Temeswar, place située dans notre voisinage et où ils mouraient comme des mouches, allaient nous chercher des provisions dans le bourg voisin et nous servaient en même temps de Cuisiniers. »<sup>52</sup>

---

*les guerres de la République et de l'Empire Paris*, à la Librairie Illustrée, in KÖVER, *Documents et témoignages...*, op. cit., p. 273.

<sup>50</sup> Ibid. p. 274.

<sup>51</sup> Djakovo est une ville dans le Comitat d'Osijek-Baranja, en Croatie. Elle fut conquise par les Turcs ottomans en 1536, et resta dans leur possession pendant 150 ans. Djakovo est devenue en 1773 le siège de l'évêché de Bosnie-Djakovo et Syrmie.

<sup>52</sup> Ibid. p. 276.

Le 8 novembre 1793, le capitaine Joseph Hautière et ses camarades arrivèrent aux canonnements préparés dans les environs de Kintzbourg, en attendant les ordres pour l'embarquement.

« Les barques – écrit-il – sur lesquelles nous étions montés étaient d'une construction faible et peu sûre. Le nombre n'ayant pas été suffisant, on construisit des radeaux sur lesquels on mit les malheureux soldats. Un ou deux officiers, chargés de l'inspection de ces misérables, avaient seuls une espèce de cabane construite sur le milieu du radeau, où ils se mettaient à l'abri du mauvais temps et se chauffaient à l'aide d'une espèce de poêle qu'on y avait mis. Depuis notre embarquement, les soldats furent séparés des officiers et ne purent conséquemment en recevoir des secours dans les moments où ils avaient le plus besoin.

Notre destination était pour Pest, Mungatz (*Munkács*), Esseg (*Eszék*), Segedhin (*Szeged*), Temeswar (*Temesvár*), Grand-Waradin (*Nagyvarazsdin*) et Ratza (*Racsa*), villes de la basse Hongrie et la plupart voisines de la Turquie.

Pendant les premiers jours de notre trajet sur le fleuve, nous ne perdîmes pas beaucoup de soldats, mais lorsque nous commençâmes à nous approcher de l'Autriche, chaque jour, nous voyions sur les rives de ce fleuve des cadavres jetés ça et là, le mauvais temps, le manquement de vivres, l'abandon des malades, tout, en un mot, conspirait notre destruction. Nos chefs d'escorte n'en pouvaient mais on ne leur donnait aucun moyen de soulager l'humanité souffrante. Nous eûmes une perte assez considérable depuis Kintzbourg à Lintz. »<sup>53</sup>

Le 23 décembre 1793, ils arrivent à l'hôpital de Pest :

« Ce bâtiment immense à trois quarts de lieue de Pest, est bâti sur la rive gauche du Danube – écrit-il. Les colonnes du Quesnoy et de l'affaire d'Avesnelesec achevèrent de remplir ce lieu par le grand nombre de malades qu'elles avaient. Ces malheureux restèrent trois à quatre jours sans recevoir aucun soulagement. Le petit nombre de bien portants fut transféré à Mungatz. Dans l'espace de quinze jours, 12 à 1800 prisonniers furent détruits, sans secours suffisants pour se soulager au besoin ; point de chirurgiens instruits, sans linge pour changer, couverts de vermine, sans cesse en butte aux injures et à la barbarie des officiers de police, beaucoup ne purent résister à tant de dureté : chaque jour, plus ou moins de malheureux étaient sacrifiés. Pendant le fort de la maladie, un tombereau était continuellement occupé à transporter les morts dans les trous immenses des sables de la rive droite du fleuve, où des milliers de victimes demandent à hautes cris vengeance des assassinats commis en leur personne. »<sup>54</sup>

De ce point de vue, il faut aussi mentionner les problèmes de religion chez les prisonniers. L'exigence de leur entretien spirituel a fait son apparition dès la fin de 1793. C'est pour quoi, conformément aux ordres du Conseil de Guerre de la cour de Vienne, le devoir

<sup>53</sup> *Manifeste du traitement des prisonniers français pendant leur captivité (en Hongrie) en 1793, 94 et 95*, par le citoyen Joseph Hautière, capitaine au 6<sup>e</sup> bataillon de Soissons, fait prisonnier à l'affaire du 12 septembre 1793, à Avesnelebec, Bibliothèque Nationale - Manuscrits 10173.

<sup>54</sup> Ibid.

du Haut Commandement militaire de Buda était, avec l'aide des archevêques d'Esztergom et de Kalocsa, d'envoyer des prêtres français émigrés aux endroits où les prisonniers étaient gardés, sur proposition de leurs propres évêques et par présentation bénévole. Sur ces territoires, douze prêtres travaillent au comble de l'initiative, mais la fluctuation était importante à cause d'éventuels décès et des fréquents déplacements forcés<sup>55</sup>. La vie quotidienne des prisonniers français avait été déterminée avant tout par l'attitude des autorités militaires autrichiennes, mais leurs conditions de vie réelles – souvent malgré la volonté expresse du Haut Commandement militaire – changeaient d'une localité à l'autre. Ainsi, par exemple à Djakovo – écrit Dellard – « nous vivions bien ; les subsistances étaient faciles à se procurer et peu coûteuses. Une oie, par exemple, ne valait que six à sept sous... Nous jouâmes, il est vrai, quelques pièces du Théâtre Français, particulièrement de Voltaire, mais elles ne pouvaient nullement porter atteinte au bon ordre et encore moins à l'esprit des sujets de François II. Ce qui n'empêcha pas que trois de nos principaux acteurs ne fussent enlevés de nuit et conduit en Transylvanie, où ils expièrent par une plus longue captivité l'innocent plaisir que ce délassement leur avait procuré. »<sup>56</sup>

Les mémoires du capitaine Joseph Hautière insistent sur les difficultés financières des soldats prisonniers :

« En vain nous avons voulu soulager les malheureux soldats : les officiers autrichiens y ont mis opposition. On empêchait ces misérables d'entrer dans les salles d'officiers, et des sentinelles veillaient à ce qu'ils ne reçussent aucun secours de leurs chefs. On a encore, depuis ce temps malheureux, cherché à faire passer des fonds aux soldats, mais le gouvernement de Pest s'y est opposé. Il y a seulement eu 200 florins qu'on a remis au lieutenant commandant à l'hôpital de Pest, et il est prouvé que cet argus n'a distribué qu'une cinquantaine de florins tout au plus. Voici l'emploi qu'il en a fait. Il donnait environ un quart d'once de tabac à fumer ou en poudre pour 10 à 12 malheureux. Cette répartition se faisait sur le nombre de soldats qui se trouvaient à l'hôpital et tous les 10 à 15 jours. Ainsi 100 ou 200 soldats s'y trouvaient, alors cette somme n'a jamais pu être entièrement dépensée. Qu'est devenu le reste ? Ceci n'est pas bien difficile à trouver. Prudhomme, commandant au 3<sup>e</sup> bataillon de Paris, avait remis au capitaine de police à Grand-Varadin, une somme 30 à 40 florins pour être distribuée aux soldats de son bataillon ; on la lui a remise, en répondant que le cabinet de Vienne avait fait une défense expresse de rien laisser passer aux prisonniers des officiers. »<sup>57</sup>

Les autorités militaires contrôlaient et censuraient les lettres, la correspondance des soldats français. Il fallait d'abord présenter toutes les lettres au Conseil de Guerre de la Cour, pour pouvoir leur donner une suite favorable.

En même temps, il était sévèrement interdit à la population d'aider à transmettre le courrier des prisonniers français. Plusieurs fois des avertissements ont été lancés à la population « de ne point converser avec ces prisonniers »<sup>58</sup>. Les sous-officiers et les simples soldats avaient très peu de liberté de mouvement. Ils ne pouvaient quitter leurs prisons pour

<sup>55</sup> LENKEFI, *Kakas a kasban...*, *op.cit.*, pp. 115-121.

<sup>56</sup> Dellard in KÖVER, *Documents et témoignages...*, *op. cit.*, pp. 276, 278.

<sup>57</sup> HAUTIERE, *Manifeste du traitement des prisonniers français...*, *op.cit.*

<sup>58</sup> Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 2049/1793.

aller en ville que pour faire des achats, et ceci sous escorte, ou bien à une occasion extraordinaire, par exemple pour l'enterrement d'un camarade. Ces mesures sévères n'étaient pas employées à l'égard des officiers. Il ne leur était pas interdit de prendre contact avec la population, mais ils devaient donner leur parole d'honneur de ne jamais parler de « leur propre constitution » aux habitants, et de ne jamais quitter les limites de la ville<sup>59</sup>. Pour assurer leurs frais, les commandements militaires locaux versaient une certaine somme d'argent aux prisonniers. Les officiers, les sous-officiers et les simples soldats devaient se débrouiller avec cet argent : acheter leurs lits, leur vaisselle, etc., et ceci parce que le trésor royal voulait récupérer – au moins en partie – la pension versée aux prisonniers français<sup>60</sup>.

Par conséquent, entre les marchands locaux et les Français, une sorte de contact économique s'est établi et se stabilisait progressivement. Les interventions du Conseil de Guerre le prouvent, car il lançait continuellement des appels aux marchands locaux : pas de crédit aux prisonniers français ! Ils doivent payer comptant, car, en aucun cas, les autorités ne se portent garant, et elles ne payeront pas les dettes des prisonniers français...<sup>61</sup> D'après les témoignages, la population s'intéressait surtout aux tissus et aux vêtements français. Étant donné que les officiers avaient des bagages relativement importants, ils ont répondu à cette demande du marché local en vendant leurs vêtements. À leur tour, les autorités, pour des raisons sanitaires, ont plusieurs fois averti les habitants de la ville de renoncer « aux achats des vêtements français »<sup>62</sup>. Il est à noter également que ces rapports économiques avaient de temps en temps un aspect plutôt politisant : par exemple, sur les boutons des vêtements mis en vente par des officiers français, figuraient les mots « Liberté, Égalité, Fraternité ». Les Français avaient aussi l'habitude de faire cadeau aux habitants de cocardes pour des raisons qui n'étaient certainement pas que commerciales...

Finalement, nous posons la question suivante : quels peuvent être les « apports » de la présence française dans la Hongrie du Sud au XVIII<sup>e</sup> siècle ? Nous aimerions souligner quatre facteurs. Premièrement, les colons constituent une main-d'œuvre nombreuse et active, défrichent une grande quantité de terres, contribuent largement à la modernisation de l'agriculture et à l'adaptation des nouvelles formes de culture. Deuxièmement, les ingénieurs militaires déploient d'importantes activités de réorganisation administrative, économique et militaire, modernisent des forteresses et influencent la transformation du paysage. Troisièmement, les voyageurs assurent le transfert des connaissances relatives à la Hongrie fondées sur l'expérience personnelle et offrent au public français une représentation plus nuancée de la Hongrie et des Hongrois. Quatrièmement, la présence des prisonniers de guerre français a contribué à transmettre les nouvelles, l'esprit et les idées de la Révolution dans les structures du quotidien.

---

<sup>59</sup> Ibid. 1775/1793 ; 1776/1793 ; 1326/1794.

<sup>60</sup> BARCSAY-AMANT, *A francia forradalmi háborúk...*, op.cit., pp. 78-83.

<sup>61</sup> Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 1877/1793 ; 1794/1793 ; 1835/1794.

<sup>62</sup> Ibid. 1914/1793.